

Sibériennes, voyage aux confins de la taïga

Description

Géraldine Bérard et Valérie François sont parties à deux reprises, en 2005 et 2009, à la rencontre des femmes de Sibérie. Dans leur livre *Sibériennes, voyage aux confins de la taïga* (Éditions Transboréal), elles évoquent, avec dix d'entre elles, l'histoire de l'Extrême-orient russe, leurs amours, l'avenir de leurs enfants, l'évolution des mentalités et de la société russe. En voici un aperçu.

Le 4x4 de Natacha, directrice d'une concession de voitures, championne de rallye et mère de deux enfants, se fraie un chemin dans les ruelles boueuses de Yakoutsk, la capitale de la République autonome de Sakha-Yakoutie. « Le pergélisol », se dit-elle. Le sol, pris dans les glaces huit mois de l'année, ne dégèle qu'en surface, créant de énormes mares sur la chaussée et les trottoirs. « C'est pour cela que les immeubles sont sur pilotis et que les tuyaux d'alimentation en eau et en gaz ne peuvent pas être enterrés », ajoute Natacha. Dans les rues du centre ville, des immeubles ultramodernes côtoient des bâtisses soviétiques. Au milieu de grues gigantesques, de vieilles baraques en bois s'accrochent à la terre pour ne pas disparaître. « C'est dans une de ces maisons que j'ai grandi. Elles étaient belles mais si peu confortables », soupire-t-elle. « La Yakoutie est peuplée d'à peine 1 million d'habitants, dont 40 % sont des Yakoutes. Nous tentons de nous réapproprier nos traditions, dont beaucoup ont disparu sous l'ère soviétique. Je veux absolument vous présenter notre grande styliste Avgustina Filippova », dit Natacha.



Avgustina Filippova

Depuis 20 ans, cette figure de proue de la culture iakoute s'inspire de l'histoire et de la mythologie iakoutes pour faire naître une multitude de personnages aux costumes extraordinaires : Tchyskhaan, le maître du froid, Sariyada, l'héroïne de la taïga. Ses créations lui ont valu de nombreux prix et une reconnaissance internationale. « Depuis 1985 et la glasnost, des chercheurs essaient de décrypter les nombreux symboles de notre artisanat dont nous avons perdu la signification. Ils tentent aussi de retrouver les formes ancestrales de nos vêtements car un vêtement raconte à lui seul l'histoire d'un peuple. Je veux que nos jeunes sachent

dâ??oÃ¹ ils viennentÂ Â», nous explique Avgustina en nous montrant la piÃ©ce maÃ©tresse de son nouveau spectacle sur le mariage au 18^e siÃ©cle.

Nous longeons le fleuve Lena – Â«Â la petite mÃ©re LenaÂ Â», comme lâ??appellent les lakoutes. En Ã©tÃ©, elle est navigable. En hiver, une route Ã©phÃ©mÃ©re est tracÃ©e sur son Ã©paisse couche de glace. A mi-saison, lors de la dÃ©bÃ©cle et de lâ??embÃ©cle, les autoritÃ©s ferment son accÃ©s aux vÃ©hicules. lakoutsk se prÃ©pare alors Ã un mois dâ??isolement. La tumultueuse Lena, encore privÃ©e de pont, devient un dangereux obstacle pour les hommes, une menace pour les villages installÃ©s Ã proximitÃ©, qui pÃ©tissent dâ??inondations parfois meurtriÃ©res.

A Sotintsy, un de ces villages, Barbara, les yeux rieurs, les tempes hautes, la bouille ronde et cuivrÃ©e typique des femmes lakoutes, nous accueille avec chaleur. Son mari Inokentii rentre les bras chargÃ©s dâ??un bloc de glace. Â«Â VoilÃ© lâ??eau couranteÂ !Â Â» sâ??exclame-t-il en le dÃ©posant dans un seau prÃ©s du poÃ©le. A cause du pergÃ©lisol, le village, comme dans presque toute la lakoutie, ne dispose pas dâ??eau courante. En hiver, des blocs de glace sont soigneusement empilÃ©s le long des maisons. Pour lâ??Ã©tÃ©, Inokentii a creusÃ© un abri dans le sous-sol de son jardin qui sert de grand congÃ©lateur naturel. Une vie dure, bien sÃ©r. Mais ce couple de fermiers ne se plaint pas, les annÃ©es noires sont derriÃ©re eux. Â«Â Lorsque la perestroÃ©ka est arrivÃ©e, tout sâ??est Ã©croulÃ©. Au milieu des annÃ©es 1990, nous avons montÃ© notre ferme et travaillÃ© du matin au soir pendant quatre ans avant de percevoir les premiers bÃ©nÃ©fices de nos efforts. Doucement mais sÃ©rement, nous y sommes arrivÃ©sÂ Â».



Barbara et Inokentii

Au village, la moitiÃ© des habitants vit au-dessous du seuil de pauvretÃ©. Lâ??alcool tue Ã petit feu. Dâ??ici quelques annÃ©es, lâ??arrivÃ©e du train Ã lakoutsk devrait favoriser le dÃ©veloppement de la rÃ©gion. Mais personne ne semble sâ??en rÃ©jouir. Les yeux rieurs de Barbara sâ??assombrissentÂ : Â«Â Aujourdâ??hui, nous nâ??avons pratiquement pas de criminalitÃ© et peu de problÃ©mes de drogue. Avec le train, tout cela risque dâ??arriver. Qui va protÃ©ger nos enfantsÂ ? Ce nâ??est pas lâ??isolement, le vrai problÃ©me. Il leur manque avant tout un idÃ©al Ã construire, des valeurs Ã retrouver qui ne soient pas uniquement celles de lâ??argent. Il ne faut pas oublier que, nous, les lakoutes, nous sommes des enfants de la TerreÂ Â».



Kuybieme sur la route de la Kolyma

La route de la Kolyma s'étend sur 2 000 kilomètres. Elle est la seule route terrestre qui permet de rejoindre Magadan. Construite sous Staline *ex nihilo* par ses prisonniers politiques, elle a connu un véritable âge d'or pendant les années 1960-1970. Elle ne désertait pas de voitures et camions d'approvisionnement. Aujourd'hui, après 6 jours d'attente dans un village des bords de l'Aldan, un affluent de la Lena, nous avons pu embarquer dans un des rares véhicules à emprunter la route. Désaffectée sur plus de 300 kilomètres, elle n'est désormais qu'une succession de villages fantômes où les fenêtres dégingolées claquent aux quatre vents. Certains bourgs abritent encore quelques âmes solitaires, comme oubliées du monde, perdues dans les vapeurs de l'alcool. Ces points d'habitations, coûteux pour l'état, sont progressivement vidés et la population réunie dans de plus grands centres, comme Igarka.

Après 4 jours de voyage, les coupes de la cathédrale de Magadan brillent enfin à l'horizon. Malgré les nuages qui recouvrent presque constamment la ville et la grisaille de son architecture, Magadan semble déborder de vie, de couleurs et de circulation. Nous retrouvons Galina, une grande blonde énergique rencontrée contre toute attente dans un club de canoës, activité peu chère exercée plus par ennui que par réelle passion. Malgré l'éloignement de Moscou, où « tout se passe », cette femme de 40 ans est très attachée à cette ville où elle est arrivée enfant. Son père, originaire du Kazakhstan et issu d'une famille très pauvre, voulut y tenter sa chance à la fin des années 1960. Malgré l'isolement, le climat et des conditions de vie rudes, les bons salaires, les primes et avantages en nature faisaient alors de Magadan un véritable Eldorado. Comme d'autres, il a construit sa maison en bois sur une des collines environnantes. Avec son salaire de chauffeur de bus et celui de sa femme, ouvrière dans une usine à pain, ils vivaient bien et pouvaient emmener leurs enfants en vacances.



Galina et Sergueï

Galina nous attend au pied du seul arbre de la Kolyma qui reste coloré et couvert de fruits d'hiver. Sa ramure de fer forgé est couverte de rubans multicolores et de cadenas, fermés par les jeunes mariés comme le symbole de leur amour éternel. Un sourire clair le visage de

notre amie lorsqu'elle nous montre celui qu'elle a d'oposé à avec Sergueï, son deuxième mari. Elle l'a rencontré sur Internet après un divorce douloureux et des années de solitude. Sergueï a grandi dans un village de la Kolyma. Il n'a jamais voyagé, contrairement à elle qui a pu, avec son premier mari, réaliser son rêve d'aller aux États-Unis. Sergueï conduit des engins de chantier dans une grande mine d'or de Tchoukotka. Un travail difficile, dangereux qu'il exerce en attendant de finir sa formation d'ingénieur. Il travaille un mois, puis s'arrête un mois, pendant lequel il étudie à l'université de Magadan. Galina a été séduite par sa simplicité et son envie d'évoluer, de se forger un avenir meilleur.

Contrairement à la grande majorité des femmes qui quittent un mari volage ou tombé dans l'alcool, Galina s'est séparée d'un premier mari, bel homme, bonne situation, fidèle, qui ne fumait pas, ne buvait pas et qui, de plus, s'occupait bien de leurs trois filles. Bref, le «gendre idéal». Malgré tout, elle n'était pas heureuse avec lui. Dans la tourmente des années 1990, personne ne comprit sa décision. Bon nombre de femmes auraient préféré sacrifier leur bonheur pour conserver cette sécurité financière. De plus, passée la quarantaine, une femme, veuve ou divorcée, a peu de chances de refaire sa vie. L'espérance de vie dans le Nord est de 56 ans pour un homme contre 77 pour une femme. Les conditions de travail physiquement pénibles associées à une mauvaise hygiène de vie sont responsables des décès précoces. L'alcool et ses conséquences, les nombreux suicides (la Russie a un taux de suicide parmi les plus élevés au monde) ne font qu'aggraver ce phénomène. Galina savait tout cela lorsqu'elle a entamé la procédure de divorce et elle eut la chance de refaire sa vie, de retrouver un emploi, de réunir sa famille. Ce n'est malheureusement pas le cas de la majorité. Mais aucune des femmes que nous avons rencontrées ne s'arrête à cette fatalité.

Par Géraldine Bérard et Valérie François

Vignette : *Natacha Lakoutsk*

Photographies : Valérie François

[Géraldine Bérard & Valérie François](#)
[Sibériennes, voyage aux confins de la taiga](#)
[Editions Transbor al, 2010, 280 p.](#)

Image not found or type unknown



[Retour en haut de page](#)

date crée

01/07/2010

Champs de Méta

Auteur-article : Géraldine Bérard et Valérie François